

CHAPITRE 9

LE THRACE¹

Claude BRIKHE, Anna PANAYOTOV

Ce n'est guère que vers le milieu du XIX^e siècle qu'on commença à porter un intérêt particulier à la ou aux langues parlées jadis dans l'Est de la péninsule des Balkans. Le véritable fondateur de la thracologie fut W. Tomaschek et, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre, les études portant sur cette aire furent essentiellement concentrées à Vienne. Après la guerre, parallèlement à une intense activité archéologique, elles se déplacèrent vers l'Est, vers Belgrade et Skopje, mais surtout vers Bucarest et Sofia, où fut fondé en 1972 l'Institut de thracologie (langue, histoire, archéologie).

De nombreux développements ont été consacrés ici ou là à l'histoire des recherches linguistiques². On se contentera ici de mentionner le nom de

1. Ce titre ne constitue naturellement pas une prise de position en faveur d'une des thèses qui seront évoquées plus loin. Il représente une désignation commode pour la ou les langues de l'espace visé par la thracologie. – La plupart des formes utilisables sont fournies par des textes grecs, littéraires ou épigraphiques : dans les pages qui suivent, aucune forme, quelle qu'en soit l'origine, ne sera accentuée ; ce nous semble être la solution linguistiquement la plus satisfaisante.

2. Voir, par exemple, Russu, 32-48, 149 [63-89] ; Georgiev, 1983, 1149-1150 ; *id.*, 1984, 207-208 ; Velkova, 13-38.

ceux qui en ont marqué les étapes les plus importantes : outre Tomaschek (1893 et 1894), P. Kretschmer, qui en 1896 lança la fameuse thèse thracophrygienne ; D. Detschew, qui en 1957 publia le plus complet des recueils de données linguistiques thraces, imparfait, constamment amélioré, mais irremplaçable ; enfin I.I. Russu (1959, 1969) et Vl. Georgiev (1957, 1966, 1983...), qui dans les trente dernières années ont animé des débats souvent ponctués par les interventions mesurées de G. Mihailov (1984, 1986, 1987).

1. L'ESPACE ET LE TEMPS

Le premier obstacle rencontré réside dans la définition de l'aire thrace. Certes, elle a parfois été très vaste, fluctuant énormément de la préhistoire à l'histoire ; mais, dans les solutions avancées affleure parfois une pointe de chauvinisme, un peu semblable à celui qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles, faisait exalter les Gètes et les Daces par l'historiographie saxonne de Transylvanie, à partir de l'identification des Gètes et des Goths, des Daces et des Detschen/Deutschen³ : d'assimilation en assimilation, J.C. Dragan en arrive à annexer à l'un de ses articles une carte où « l'espace thrace » va de la Baltique à la Méditerranée, du Dniepr et du centre de l'Anatolie au Sud de l'Espagne, englobant la Grèce continentale (sauf le Péloponnèse) et l'Italie (y compris la Sicile)⁴.

Ne retrouverait-on pas, en plus discret, le même parti pris dans certaines tentatives d'ethnogenèse des Thraces et des Daces, sur bases linguistiques et archéologiques ? On affirme ici⁵ que l'actuelle Roumanie, habitat primitif des Géo-Daces, fut le centre principal de la formation et de la diffusion de l'indo-européen commun au Nord et au Sud du Danube. On prétend là⁶ que le Sud de la Bulgarie, c'est-à-dire la « Thrace proprement dite » est occupée, sans solution de continuité, depuis le néolithique (dès le V^e et même le VII^e millénaire avant J.-C.) par les Thraces, qui en furent les premiers habitants. De telles affirmations ne peuvent que laisser pour le moins sceptique, quand on sait comment se font les ethnies et les langues et quand on connaît la perpétuelle instabilité (historique) de la région.

3. Cf. Gh. Bulgăr, *Troisième Symposium*, 239-240.

4. *Deuxième Symposium*, in fine. On en trouvera l'explication sous la plume du même *Premier Symposium*, 36. Notons que J.C. Dragan est l'auteur de *We, the Thracians*, Milan, 1976, qui semble avoir été réédité en français et italien.

5. Ainsi, A. Vraciu, *Thraco-dacica*, 320-321.

6. Cf. Vl. Georgiev, 1966, 170-171, et G.I. Georgiev, *Dritter Kongress I*, 67-74.

La thèse traditionnelle, depuis Tomaschek et Kretschmer, fait arriver les Thraces dans les Balkans au début du II^e millénaire, avec la grande migration des peuples indo-européens.

1.1.

Pour les Anciens la Thrace allait de l'Egée au Danube, excluant les territoires conquis par les Macédoniens (*infra* § 1.2.1), les colonies grecques (sur l'Egée et la mer Noire) et l'enclave péonienne sur les cours moyen et supérieur de l'Axios et entre Strymon et Nestos.

Cette définition même implique une extension antérieurement plus large des tribus thraces.

1.1.1.

On voit celles-ci intervenir dans le passé mythique de la Phocide (Thucydide, II 29.3; Strabon, VII 7.1 et IX 3.13), de la Béotie (Strabon, IX 2.25) et même de l'Attique (*id.* VII.7.1). Le même Strabon nous rapporte (*ibid.*) que de son temps il y avait encore des Thraces en Thessalie, sans que ces indications reçoivent le soutien d'autres témoignages.

On a voulu identifier des anthroponymes thraces dans les documents en linéaire B et même en linéaire A⁷. Si les identifications étaient exactes, elles révéleraient des contacts entre Thraces et Minoens ou Grecs achéens, sans nous dire où étaient alors les Thraces.

La présence de Thraces est suggérée, à Thasos, par le mythe et le nom ancien de l'île selon Hésychius, Ἰθῶνις, qui rappelle celui d'une tribu thrace localisée en face, sur le continent (les Ἰθῶνες). A Lemnos, les plus anciens habitants connus, les Σίτυες/Σιτυοί (Homère, *Il.* I 593-594; *Od.* VIII 294), seraient, selon Strabon (VII, frag. 45 et 45a) d'origine thrace⁸. Deux des noms anciens de Samothrace, Σαμόννησος et Σαωχίς, sont rapprochés du nom d'une tribu thrace, les Σάχιοι, en face, sur le continent⁹. Ces indications ne sont confirmées actuellement que pour Samothrace, par la présence de documents écrits non grecs; mais, même si la célèbre stèle de Lemnos n'est pas thrace – ce qu'après tout personne ne peut prouver – il y a quelques chances pour que les Thraces aient, avant la colonisation grecque, occupé les îles du Nord de l'Egée.

1.1.2.

De nombreux témoignages anciens attestent une importante migration thrace dans le Nord-Ouest de l'Asie Mineure (rive asiatique de la

7. Cf. P.G. van Soesbergen, *Ancient Bulgaria* I, 199-212; I. Duridanov, *Contributions*, 110-117; J. Best, *Thracians and Mycenaeans*, 135-142.

8. Cf. les Thraces Σιτυοί, au Sud du pays péonien, Thucydide, II 98.1-2.

9. *IG* XII 8, p. 36-37.

Propontide, Mysie, Bithynie), intervenue vraisemblablement à la fin du II^e millénaire avant J.-C. Ainsi, par exemple, Hérodote (I 28) parle des Θρήικες οἱ Θυνοί τε καὶ Βιθυνοί (cf. encore VII 75, à propos des Bithyniens). En VI 34, il nous apprend que «εἶχον Δόλογχοι Θρήικες τὴν χερσόνησον ταύτην (de Cyzique)». En III 90, il évoque les Θρήικες οἱ ἐν τῇ Ἀσίῃ. Voir encore le développement plus complet de Strabon (XII 3.3), qui, outre la tribu des Βέβρυκες installée en Mysie, fait venir de Thrace les Mysiens (οἱ Μυσοί Θρακῶν ἄποικοι εἰσι τῶν νῦν λεγομένων Μοισῶν). Il y a, en effet, certainement identité d'origine entre les Mésiens (Μοισοί) d'Europe et les Mysiens (Μυσοί) d'Asie et, contre Hérodote (VII 20 et 75) qui suggère un passage d'Asie en Europe, Strabon et d'autres ont probablement raison d'envisager le processus inverse. Les deux groupes de tribus mysiennes, d'ailleurs souvent désignés par le même nom, Μυσοί (la forme ancienne), ont fini par recevoir deux appellations différentes (Μυσοί pour les Asiatiques, Μοισοί pour les Européens)¹⁰, sans doute à l'époque où Y et OI recouvraient en grec tous deux le son [y]¹¹.

Ces témoignages sont confirmés par l'épigraphie : d'après l'onomastique personnelle des époques hellénistique et romaine, les Thraces semblent constituer un élément important de la population à Cyzique, Kios, Nicée, Prusa, Nicomédie, etc¹²; en Troade, ils paraissent avoir été plus clair-semés. Entre les deux rives de la Propontide, à époque historique, le flux des migrants thraces dans les deux sens pourrait avoir été constant¹³.

En revanche, quand aux mêmes époques on rencontre des Thraces plus à l'intérieur, en Lydie, en Carie ou en Pisidie, il s'agit vraisemblablement d'une immigration récente : mercenaires amenés par les Attalides ou les Séleucides¹⁴. De même, c'est l'importance des contingents thraces dans les armées lagides qui justifie l'abondance des noms thraces en Egypte¹⁵.

10. D'où latins *Mysi*, *Moesi* : *Moesi* a pu même être parfois utilisé pour les deux fractions, cf. Solinus, 40.20 (milieu du III^e siècle ap. J.-C.).

11. *Contre* (évolution phonétique proprement «daco-mésienne»), Georgiev 1966, 159 (sans argument sérieux). Le même auteur, moins sûr de son hypothèse, évoque ailleurs les deux explications, *Premier Symposium*, 24, Sur l'ensemble du problème «Mésien/Mysien», on pourra consulter utilement Papazoglou, 391-437, qui rassemble, 587-600 (M1 à 55) tous les témoignages antiques.

12. Pour s'en persuader, il suffit de consulter les index des corpus concernés.

13. Sur cette présence en Mysie, mais surtout en Bithynie et sur la Propontide, voir notamment St. Mitchell, *Pulpudeva* 2, 119-127. Pour Cyzique se reporter, par exemple, à E.S. Goloubtsova, *Dritter Kongress* II, 236-239.

14. Cf. St. Mitchell, *o.c.*, 122, ou L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*², Paris, 1962, 33, 235-236, 250, 414-415.

15. Voir, par exemple, M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*² II, Paris 1987, 1191-1203; V. Velkov et A. Fol, *Les Thraces en Egypte gréco-romaine* (= *Studia Thracica* 4), Sofia 1977; et J. Bingen, *Pulpudeva* 4, 72-79.

1.2.

Donc, au premier millénaire avant J.-C. au moins, on a parlé le thrace dans une bonne partie du Sud-Est de la péninsule des Balkans et au Nord-Ouest de l'Asie Mineure.

Peut-on préciser les contours de ce périmètre et en apprécier l'homogénéité ethnique ?

1.2.1.

Limites Nord : Pour l'Antiquité classique, la Thrace allait jusqu'au Danube. A vrai dire, elle ne savait pas grand-chose sur la situation ethnico-linguistique au Nord de ce fleuve. Hérodote nous dit que, sur la mer, donc au Nord-Est, la Thrace touchait à la Scythie (IV 99), mais qu'au Nord s'étendait une zone déserte illimitée (V 9). On sait pourtant que les tribus daco-gètes allaient jusqu'au cœur des Carpates¹⁶ et que le Danube ne constituait pas une frontière infranchissable, les Gètes (selon Strabon, VII 3.13) passant perpétuellement le fleuve pour se mêler « aux Thraces et aux Mésiens ».

Au Sud-Ouest, on rencontre un nombre relativement faible de noms thraces en Macédoine occidentale¹⁷, mais davantage en Macédoine centrale et orientale¹⁸. C'est que depuis l'époque archaïque au moins, avec la constitution du royaume, les Macédoniens empiètent constamment sur la Thrace. Pour Hécatee, celle-ci commençait encore à l'Est de l'Axios ; avec Alexandre I^{er}, la Macédoine atteint le Strymon. Poussée d'Ouest en Est, donc. Des populations émigrent, laissant peut-être cependant sur place des îlots : ainsi les Pières, d'abord autour de l'Olympe selon Strabon (VII frag. 11, et IX 2.25), en sont délogés et se retrouvent au pied du Pangée, à l'Est du Strymon, au temps d'Hérodote (VII 112 ; cf. Thucydide, II 99.3). Les Edoniens, dont les Mygdoniens, jadis entre l'Axios et le Strymon, en sont chassés (Thucydide, II 99.4) et Xerxès les rencontre déjà à l'Est du Strymon (Hérodote, VII 110). D'autres tribus voient leur territoire se rétrécir, comme les Bisaltes, qui, après avoir, semble-t-il, occupé un large espace¹⁹, sont restreints à la péninsule orientale de la Chalcidique et à la rive Ouest du Strymon (Thucydide, IV 109.4).

Après les migrations du deuxième millénaire avant J.-C., les Thraces ont donc occupé une aire très vaste, de la mer Noire à l'Ouest de l'Axios,

16. Sur la frontière septentrionale du monde thrace, voir M. Dušek, *Pulpudeva* 1, 108-131.

17. Cf. J. Touratsoglou, *Pulpudeva* 2, 128-146. Naturellement, la faiblesse apparente de l'implantation et la date des documents (I^{er} siècle avant J.-C.-IV^e siècle après J.-C.) empêchent de savoir s'il s'agit d'un résidu ancien ou d'un apport récent.

18. Voir e.g. G. Bakalakis, « Thrakische Eigennamen aus den nordägäischen Küsten », *Thracia* II (Primus Congressus Studiorum Thracicorum), Sofia 1974, 261-279.

19. Cf. D. Samsaris, « Ιστορική γεωγραφία της Ἀνατολικῆς Μακεδονίας κατὰ τὴν ἀρχαιότητα », Salonique 1976, 54-56.

aire qui au Sud-Ouest n'a cessé de se réduire depuis l'époque archaïque, sous la pression macédonienne, pour être finalement limitée par le Strymon depuis Alexandre I^{er} et par le Nestos avec Philippe II.

1.2.2.

Pour pouvoir apprécier les matériaux recueillis, le linguiste a besoin de délimiter le périmètre concerné, mais aussi d'évaluer l'homogénéité des populations qui y vivaient.

I.I. Russu, 18 [27], dresse une liste de 104 tribus²⁰, incluant quelques unités micrasiatiques et quelques autres d'existence douteuse, refusant de faire une place particulière aux Daces et aux Gètes. Il donne en fin de volume(s) une carte, qui localise les principales : Odryses, Besses, Triballes, etc.²¹. Il semble que primitivement Θρᾶκες/Θρήικες ait désigné une tribu du Sud-Est de la Péninsule (sur l'Hébro), dont le nom a été étendu par les Grecs à toutes les autres²².

Rompent cet ensemble les enclaves péoniennes sur les cours moyen et supérieur du Nestos et de l'Axios. Mais doit-on avec Russu et d'autres considérer le reste comme appartenant à un même peuple, ayant même langue avec éventuelle diversification dialectale ? Les Dardaniens, par exemple, sur le cours supérieur de l'Axios et de la Morava yougoslave, sont, comme le veut la tradition antique, tenus pour illyriens par Papazoglou²³, mais pour apparentés aux Mésiens et aux Daces par Georgiev²⁴.

Surtout, Georgiev (1957, etc.) a-t-il raison de refuser la qualité de thrace aux Daco-gètes ? « Dace » et « Gète » sont, nous dit Strabon (VII 3.12), deux appellations référant à un même groupe de tribus, « Gète » s'appliquant à celles de l'Est de part et d'autre du Danube, « Dace » à celles de l'Ouest. Gètes et Daces, qui parlaient la même langue (VII 3.13), étaient considérés par les Grecs comme thraces, selon le même Strabon (VII 3.2), cf. encore Hérodote, IV 93, 95-96, 118. D'où le refus de Russu et d'autres de les séparer de l'ensemble thrace²⁵. C'est sur les critères linguistiques qu'on verra plus loin que Georgiev fait le départ entre les Thraces proprement dits au Sud du flanc septentrional de l'Haimos (les Balkans) et le groupe daco-mésien, totalement différent du point de vue

20. Il y en avait probablement davantage, mais il est difficile de faire le départ entre nom tribal et ethnique (lié à une localité, par exemple).

21. Sur ce point encore, les données ne sont pas toujours sûres : voir les listes restreintes, avec tentative de localisation, fournies par Katičić, 134-135 ; Georgiev, 1983, 1151, et 1984, 208.

22. Cf., par exemple, Russu, 16-17 [24-25] ; Georgiev, 1984, l.c. ; Velkova, 7-8.

23. 210-218 et 551-571 (*testimonia*).

24. 1966, 156 ; *Premier Symposium*, 24.

25. Sur leur histoire, voir Gh. Bichir, *Thraco-dacica*, 287-307.

ethnique, avec Daco-Gètes, Mésiens, Triballes, etc.²⁶, au Nord du Danube (la Dacie romaine) et au Nord-Ouest de la Péninsule (la Mésie Supérieure). Entre les monts Balkans et le Danube, une zone intermédiaire (la Mésie Inférieure), primitivement occupée par les Thraces, puis envahie par les Daco-Gètes. Cette hypothèse est aujourd'hui largement répandue.

1.2.3.

Si l'on ajoute qu'en dehors des intermédiaires odryse (V^e-IV^e siècle av. J.-C. pour l'actuelle Bulgarie) et gète (Burélistas, I^{er} siècle av. J.-C., au Nord, mais aussi au Sud du Danube) cette région n'a jamais connu d'unité que sous tutelle étrangère, qu'elle a très tôt subi la pression des Grecs, puis des Macédoniens, puis des Romains, des Celtes, des Germains et enfin des Slaves, on devinera aisément, à la lumière des développements précédents, la complexité des problèmes proprement linguistiques.

2. LA DOCUMENTATION

Pour approcher la langue de l'ensemble thraco-dace et ses éventuels dialectes (Russu), ou les langues thrace et daco-mésienne et leurs éventuels dialectes (Georgiev), de quels documents disposons-nous ?

2.1. Les documents en langue thrace

2.1.1.

On écartera tout d'abord de ce dossier un certain nombre de textes :

a. L'inscription « mysienne » d'Üyücek (Haut Rhyndacos, aux confins de la Phrygie, de la Lydie et de la Mysie, Friedrich, 140-141, XI, IV^e-III^e siècles av. J.-C.). Certains thracologues l'utilisent comme illustrant la langue des Mysiens d'Asie²⁷ et même l'incluent dans leur corpus²⁸. Or elle appartient à un autre ensemble, cf. « Phrygien », § 1.3.

26. Près de 150 noms tribaux ou ethniques connus pour les Thraces, une cinquantaine pour les Daces, cf. C. Poghirc, 1976, 340.

27. Ainsi, Georgiev, 1966, 144-145, et 1983, 1192; V. Pisani, *Deuxième Symposium*, 158; Katičić, 150 (chez ces trois auteurs, avec lecture, I.7, *patrizi* à abandonner pour *patriji*).

28. Cf. Neroznak, 36-37, B1 (lecture *patriji*, I.7), qui lui fait une place à part entre textes et gloses thraces.

b. Les « propos » du dieu triballe des *Oiseaux* d'Aristophane, dont il n'y a rien à tirer pour le thrace ²⁹.

c. L'inscription prétendument dace trouvée près de Dialul Grîdiştiei en Roumanie : sur un vase d'argile, donné par deux sceaux, en caractères latins, *Decebalus Perscorilo*, segmenté *per Scorilo* par Georgiev ³⁰, qui voit dans *per* l'avatar de **pwero* (lat. *puer*), suivi d'un ablatif marquant l'origine « fils de Scoril ». Qu'on le lise *Decebalus per Scorilo* ou *Perscorilo*, le texte a toutes chances d'être latin ³¹.

d. D'authentiques textes grecs : chez Neroznak, 33-35, les numéros A 6 (Ἰππόμαχ(ο)ς), A 7 (Κοας ΚΟΜΟΣ = e.g. Κῶμος), A 5 (Σχυθοδοκῶ), A 8 (Κοττος ἐγ Γηιστῶν) ³² n'ont rien à faire ici ; quelle que soit l'origine de l'anthroponyme ou du toponyme concerné, la grammaire est grecque ³³.

c et d sont à placer simplement aux côtés des témoignages évoqués *infra* § 2.2.2.

2.1.2.

On a une série d'inscriptions en caractères grecs provenant de la région de Plovdiv (Πιλιπόπολις/*Pulpudeva*).

a. Sur le châton d'une bague en or trouvée en 1912 dans un tumulus funéraire près du village d'Ezerovo (non loin de Părvomaj), huit lignes d'écriture en *scriptio continua* (première moitié du V^e siècle av. J.-C.), Friedrich, 148, XV ; Detschew 1957, 566-582, avec photo et les diverses tentatives d'interprétation alors apparues ; Russu, 25-27, avec dessin et bibliographie [46-49, avec photo et dessin] ; Georgiev 1966, 130-131 ; *id.* 1983, 1159-1160, avec photo, pl. 1 (entre p. 1160 et 1161) ; R. Schmitt-Brandt, *Glotta* 45 (1967), 47-51 ; Neroznak, 26-28, A 1, avec photos (après p. 112) ; etc. Nombreuses divergences dans la segmentation, d'où une bonne vingtaine d'interprétations et absence de consensus.

b. Sur un anneau d'or trouvé à la main gauche d'un squelette dans un tombeau au village de Duvanlii : autour de la représentation d'un cavalier, un texte mutilé de la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C. : ΗΥΣΙΗ ... ΔΕΛΕ ΜΕΖΗΝΑΙ (ou -ΝΔΙ ; voir notamment V. Pisani, *Paideia* 16

29. Voir en dernier lieu, Cl. Brixhe, in *L'Etranger dans le monde grec*, R. Lonis édit., Nancy 1988, 114-116.

30. 1966, 144, et 1983, 1181.

31. Ainsi G. Mihailov, 1984, 209 ; Neroznak l'inclut dans son corpus (36, A10) avec lecture *Decebalus Perscorilo*, deux nominatifs selon lui : alors grammaire latine ?

32. Totalement incompris par Neroznak, voir son commentaire.

33. Voir maintenant les textes gravés sur récipiends d'argent du trésor de Rogozen (Nord-Ouest de la Bulgarie), Mihailov, 1987, 5-19, avec un excellent commentaire, qui montre bien qu'il faut voir dans Σατοχῶ ou Διδυχαίμῶ (seconde moitié du V^e, début du IV^e siècle av. J.-C.) des génitifs attiques. Le n° A 9 de Neroznak est tout aussi grec, sauf peut-être (?) dans sa dernière partie (παδρυ IH | B), écrite d'une autre main, voir Mihailov, *ibid.*, 18, n. 8.

(1961), 245; Georgiev 1966, 131-132 (où lecture -NAI), et 1983, 1160-1161 (où lecture -NΔI); Neroznak, 32-33, A 4; en dernier lieu Vl. E. Orel, *Glotta* 64 (1986), 48-49. Autant d'interprétations que d'auteurs.

c. Sur quatre vases d'argent trouvés dans un tombeau près du même village, ΔΑΔΑΛΕΜΕ, fin du V^e – début du IV^e siècle av. J.-C.; cf. Detschew, 1957, 110; Georgiev, 1966, 132, et 1983, 1161; Neroznak, 32, A 3 (avec photo entre p. 112 et 113); en dernier lieu, Orel, *l.c.* : quatre interprétations différentes.

2.1.2.1.

Près du village de Kjolmen, district de Preslav (N.-E. de la Bulgarie), on a trouvé en 1965, dans un tumulus funéraire, sur une pierre plate (deux fragments jointifs), une inscription en caractères grecs archaïques, assignable aux VI^e-V^e siècles av. J.-C. Elle affecte la forme d'un demi-cercle : trois lignes, A, B sur la circonférence (à la suite l'une de l'autre, l'une sinistroverse, l'autre dextroverse)³⁴, et C (sinistroverse) sur le diamètre : voir V. Beševliev, *Glotta* 43 (1965), 317-322 (avec photos); R. Schmitt-Brandt, *o.c.*, 42-47; Neroznak, 29-31, A 2 (photo entre p. 112 et 113); Georgiev 1983, 1161-1163; I. Moldoveanu, *Dritter Kongress I*, 223-227 (photo, 227). Interprétation parfois délirante. Il est vrai que le document pose bien des problèmes :

a) identification et ordre de lecture des lignes,

b) identification de certains symboles ;

en outre, le lieu de découverte nous interroge quant à la langue du texte, puisque nous sommes près de la Dobroudja, à la limite du pays gète : avons-nous affaire au thrace ? au daco-gète ? au parler mixte imaginé par Georgiev pour la Mésie Inférieure ? à autre chose³⁵ ?

2.1.2.2.

Samothrace a pu connaître un premier peuplement thrace (*supra* § 1.1.1), dont la langue est susceptible d'avoir survécu à travers des formules liturgiques au service du culte des « Grands dieux » ou « Cabires »³⁶. On a trouvé là des documents en une langue non grecque :

a. Un fragment de la partie droite d'une stèle (dix lignes, donc mutilées à gauche), assignable aux V^e-IV^e siècles av. J.-C.; cf. Lehmann 1955, 100, n° 40 (avec photo, pl. 40); Fraser, 120-121, n° 64 (photo, pl. XXV); photo également chez Neroznak, entre p. 112 et 113.

34. Le graveur a manifestement changé de position et inversé l'orientation des lettres.

35. Cf. G. Mihailov, 1984, 209, qui se demande s'il s'agit d'un texte thrace (au sens trivial du mot : M. ne suit pas la thèse de Georgiev avec deux langues et deux peuples).

36. Cf. Diodore (5.47.3), qui dit μέχρι τοῦ νῦν : l'indication renvoie-t-elle à l'époque de Diodore ou à celle de sa source ? voir Fraser, 121, et Lehmann, 1960, 8.

b. 75 graffites sur vases (ex-voto), réduits parfois à une seule lettre, cf. Lehmann 1960, 45 *sqq.*, n° 1-75, auxquels il faudrait peut-être ajouter quelques autres (*ibid.*, 10, n° 11). Le plus long, le n° 1, p. 45 (photo pl. I), une ligne mutilée aux deux extrémités, comporte dix-huit lettres (= L.H. Jeffery, *The Local Scripts of Archaic Greece*², Oxford 1990, 299, 307 n° 57, 412; fac-similé pl. 57); photo chez Neroznak, entre p. 112 et 113. Le n° 2, p. 46 (photo, pl. I), est un fragment présentant cinq lignes et une sixième perpendiculaire aux autres. Les autres graffites sont du type ΔINTOΛΕ, ΔI/ENT[O]ΛΕ, ΔIN, ΔI, Δ ou ΛΕ, ΛI, Λ...; il s'agit donc manifestement, le plus souvent, d'abréviations. L'ensemble s'étale du VI^e au IV^e siècle av. J.-C. Tentatives d'interprétation par Bonfante, 101-109, et Lehmann, 1960, 8-19; allusion chez Georgiev, *Premier Symposium*, 32.

2.1.2.3.

Aucun des documents qui viennent d'être recensés³⁷ n'a reçu une interprétation susceptible d'être acceptée sans réserve.

2.2. Autres sources

2.2.1.

Les auteurs anciens ont laissé un certain nombre de gloses :

a. 80 à 90 gloses thraces, surtout fournies par Hésychius et Photius, cf. en dernier lieu Velkova, qui, parmi 90 gloses, en isole 30 (dont -διζα et -παρα, extraits de la toponymie) sûrement assignables au thrace (41-84), et 22 dont l'attribution est douteuse ou seulement probable, les autres devant être attribuées au grec, au phrygien, au macédonien, au dace, etc. (103-126).

b. Une soixantaine de gloses daces, noms de plantes donnés par Dioscoride et Pseudo-Apulée, dont certaines sont irrémédiablement corrompues ou sont d'origine grecque ou latine, cf. Detschew, 1957, 541-565; Russu, 27-30, 56-82 [52-56, 106-148]; Georgiev, 1966, 140-142, et 1983, 1179-1180; Neroznak, 55-65.

À ces gloses, il faut ajouter le mot *midne* (ablatif, = *vico* ?), livré par une dédicace latine (Rome, III^e siècle ap. J.-C.) faite à Jupiter Optimus

37. En raison des incertitudes qui les entourent, nous avons écarté quelques pièces : sur gemmes (Musée de Sofia), SEG 31, 659-661, 664, 669, les suites incompréhensibles de lettres correspondent-elles à un «texte» thrace ou à des séquences magiques sans signification? La mystérieuse inscription sur gargouille trouvée en Bisaltie et publiée naguère avec fac-similé seulement par G.B. Kaphtantzis, *Ἱστορία τῆς πόλεως Σερρών καὶ τῆς περιφερείας τῆς I*, Athènes, 1967, 306, n° 507, est actuellement introuvable.

Maximus par un certain *Aur(elius) Bitus sacerdos* et des *cives Prov(inciae) Tracie Serdicens(is)* : *midne Potelense salvo*, CIL VI 1, 2819; voir en dernier lieu Velkova, 74-75.

2.2.2.

Les monnaies à légendes grecques et les inscriptions grecques³⁸ depuis le V^e siècle av. J.-C., les inscriptions latines plus tard, les auteurs grecs et latins fournissent un grand nombre d'anthroponymes, de toponymes, d'hydronymes, d'oronymes et de théonymes thraces, du plus grand intérêt pour la langue³⁹.

2.2.3.

Enfin, doivent être également versés au dossier :

a. Les éléments prégreco, prélatins et préslaves de la toponymie, de l'hydronymie⁴⁰ et de l'anthroponymie⁴¹ roumaines et bulgares actuelles.

b. Les éléments prélatins et préslaves des lexiques bulgare et roumain ; ainsi, sur le fonds lexical roumain (1 700/1 800 mots), près de 10% sont préromains, donc probablement daces, soit 160 à 170 mots, dont 70 pourraient se retrouver en albanais⁴².

Pour la connaissance de la ou des langue(s) ancienne(s) de la région, on a tenté d'utiliser d'autres aspects des langues balkaniques modernes : phonétique roumaine, suffixation roumaine, sémantisme de certaines unités roumaines ou bulgares, etc.⁴³.

3. LA LANGUE

3.1. L'écriture

On a trouvé en Roumanie (1961) et en Bulgarie (1966) des vestiges de ce qui pourrait être l'écriture la plus ancienne d'Europe, puisque

38. Les plus anciennes ont été trouvées hors de Thrace (Athènes, Delphes). En Thrace même, les premiers documents sont assignables au troisième quart du V^e siècle av. J.-C. (monnaies, voir B.V. Head, *Historia numorum*², Oxford 1911, 282-286; trésor de Rogozen, *supra* § 2.1.1.d).

39. Ainsi Poghirc, 1976, 335-347, travaille sur près de 3 000 unités puisées à ces sources.

40. Cf. Russu, 112-113 [197-200].

41. Cf. Katičić, 152-153 (à propos de l'anthroponymie bulgare).

42. Cf. Russu, 119-131 [211-255], et *Troisième Symposium*, 339-341 ; Georgiev, 1966, 145-146 ; G. Bulgăr, *Premier Symposium*, 84-92 ; C. Poghirc, *Dritter Kongress I*, 239-244 ; S. Strati, *ibid.* 254-258 ; etc.

43. Voir C. Dumitraşcu, *Thracodacica*, 329-330 (*ℓ > r* en roumain), ou I. Coja, *Deuxième Symposium*, 213-219 (le suffixe *-ilă* du roumain).

assignables au IV^e ou au III^e millénaire av. J.-C.⁴⁴. Mais peut-on alors déjà parler de « Thraces » ?

Les peuples qu'on a quelques raisons de pouvoir appeler « thraces » (à partir du début du II^e millénaire av. J.-C.) ignorent l'écriture jusqu'à la fin de l'époque archaïque. On voit alors apparaître l'alphabet grec (§ 2.1.2) et plus précisément attique, pour les Odryses de l'époque classique. Mais l'écriture resta, semble-t-il, longtemps assez confidentielle et les quelques documents thraces ou supposés tels demeurent, on l'a vu, impénétrables, n'apportant ainsi aucune lumière sur la langue.

Les exégètes du thrace s'appuient donc essentiellement sur les gloses (§ 2.2.1) et sur les noms propres présents

a) dans les inscriptions grecques (depuis le V^e siècle av. J.-C.), puis latines,

b) dans les littératures grecque et latine (§ 2.2.2).

On imagine aisément la difficulté des problèmes soulevés par une telle approche.

Problèmes chronologiques d'abord, pour les matériaux d'origine littéraire : les données, dans ce secteur, vont d'Homère à la fin de l'Antiquité ; l'on ne peut naturellement se fier à la date présumée de l'ouvrage et l'on doit s'interroger sur celle des sources. Quand, par exemple, telle glose d'Hésychius a-t-elle été enregistrée ? ou, tel auteur a-t-il recueilli lui-même l'information ? sinon, à qui en est-il redevable ?

Problèmes formels, surtout : les sources sont le plus souvent non pas thracophones, mais hellénophones⁴⁵. Cela suppose

a) une adaptation morphologique au grec (puis au latin) avec apparition de suffixes grecs, puis latins (voir Beševliev, 38 *sqq.*) ;

b) une intégration phonologique au grec, en fonction des deux systèmes en présence et selon des modalités aujourd'hui bien connues ;

c) des phénomènes de « polarisation » : assimilation d'un radical indigène à un radical grec ou latin phonétiquement proche, processus banal quand deux langues se rencontrent, cf. les anthroponymes thraces en -τοχος assimilés à ceux en -δοχος du grec⁴⁶, ou latin *Mucianus* vraisemblablement senti en Thrace comme procédant du radical épichorique Μοχα-/Μουχα- (Beševliev, 38-40).

Certains graveurs d'inscriptions étaient évidemment bilingues ; mais

a) ils ont dû être très tôt prisonniers d'une certaine tradition graphique ;

44. Un sceau d'argile à Karanovo (N.-E. de Plovdiv), une tablette d'argile à Gradešnica (N. de la Bulgarie ; photo chez Neroznak, après p. 112) et trois autres à Tărtăria (Transylvanie), voir Georgiev, *Premier Symposium*, 22, et H. Siegert, *I Traci* (trad. ital. de *Wo einst Appolo Œbte*), Milan, 1986, 36-38.

45. Généralement, les formes « latines » semblent être passées (à l'exception, parfois, du suffixe) par un intermédiaire grec.

46. C'est là, à coup sûr, la meilleure explication du flottement -τοχος/-δοχος, si -τοχος est la forme « authentique ». Voir, *infra* § 3.7.1., le point de vue des « mutationnistes ».

b) ne l'auraient-ils pas été qu'ils se seraient de toute façon heurtés à l'inadaptation partielle de l'alphabet;

c) enfin, en raison de l'autonomie du code écrit, une forme graphique peut vivre sa propre vie : si un nom thrace a été enregistré avec un Φ grec à l'époque où ce dernier valait /ph/, quand celui-ci s'est spirantisé Φ a pu être lu [f] (d'où latins PH et F), sans que cela corresponde à une évolution thrace⁴⁷.

Pour ajouter à ces difficultés, il faut naturellement songer

a) à l'évolution que la ou les langue(s) indigène(s) n'ont pu manquer de connaître au cours du millénaire sur lequel s'étale notre documentation ;

b) à la diversification dialectale qu'ont dû engendrer le morcellement géographique et politique et les vicissitudes de l'histoire.

3.2. Questions de méthode

Les thracologues évoluent donc sur un terrain excessivement mouvant, qu'ils essaient de pénétrer essentiellement par la méthode étymologique. Ils sont souvent conscients du danger et multiplient les mises en garde, refusant fréquemment *a priori* les étymologies « radicales » (*Wurzeletymologien*) fondées sur des ressemblances formelles, pour ne retenir que celles où l'on a réussi à établir le sens du mot par « la méthode combinatoire, sans tenir compte de son étymologie » (Georgiev, 1966, 120).

3.2.1.

Ainsi, pour un théonyme, on propose une interprétation à partir des attributs ou des propriétés de la divinité : $\Sigma\alpha\beta\alpha\delta\iota\omicron\varsigma/\Sigma\alpha\beta\alpha\zeta\iota\omicron\varsigma$ nom du Dionysos thrace, est censé être l'équivalent sémantique du latin *Liber* (cf. vieux bulgare *svobodъ* « libre » < **swobhodhios*; Georgiev, 1984, 209). L'épithète thrace d'Asklépios Ζυμδρηνος , Ζυμεδρηνος , Ζυμζδρηνος , Ζυμλυζδρηνος , etc.⁴⁸, référerait au « serpent d'eau », principal attribut du dieu (d'où prototype **gh^omyu-udr-āno-*, Georgiev, 1983, 1155).

On essaie de procéder de la même façon pour toponymes ou hydronymes.

a. Αξιος est le nom d'un affluent du Danube dans la Dobroudja,

b. $\text{Αξιο-οπα}/\text{Αξι-ουπολις}$ celui d'une ville aux bouches du Danube,

c. $\text{Αξιός}/\text{Αξειός}$ celui de l'Axios/Vardar en Macédoine;

a et b portent aujourd'hui en bulgare le nom de *Cernavoda* « Eau-noire ». L'affluent principal de l'Axios/Vardar s'appelle aujourd'hui *Crna (reka)*

47. Autres cas (celui du **ū*) illustrant éventuellement le même phénomène, *infra* 3.4.2.

48. Seize variantes chez Detschew, 1957, 195-196.

«Rivière-noire». Αξιος (a)/²Αξιός - ²Αξειός (c) doit donc renvoyer à *n-ks(e)j «noir, obscur», cf. le nom de la mer Noire Πόντος ²Αξεινος, d'où Εὔξεινος (Georgiev, 1966, 121). Γερμας, Γερμαη, etc., cité de la région de Pautalia (Ouest de la Bulgarie, près de Kjustendil), porte à présent le nom de *Saparevska Banja* «Bains de Saparevo», qui est connue pour ses sources d'eau chaude : la forme remonterait au même étymon que le grec θερμός «tiède, chaud» (*ibid.*, 122).

3.2.2.

Les noms de personnes, simples ou composés, représentent, on l'a dit, une part importante du matériel. Certains sont extrêmement fréquents : C. Poghirc (*Thracians and Mycenaeans*, 298) relève 360 exemples de Βιθς, 132 de Τηρης, 115 de Σευθς, 83 de Κοτυς, 70 d'Αυλουζενης, 62 de Δολης, 50 de Διζας, etc.⁴⁹. Une analyse interne, par confrontation des simples et des composés ou des composés entre eux permet d'isoler les différents radicaux. Ainsi, les couples Αυλουκενθος - Αυλουζενης ou Μουκαπορις - Μουκαζενις mettent en évidence les radicaux Αυλου-₁-κενθος, Μουκα-, -πορις et -ζενης/-ζενις, les uns figurant toujours en première position (e.g. Αυλου-, Μουκα-), les autres en seconde seulement (-ζενης/-ις, -κενθος). Puis, usant raisonnablement de la comparaison, au prix d'une hypothèse minimale, on met le composé thrace en rapport par exemple avec un composé grec supposé génétiquement identique : Δια-ζενις avec Διο-γένης, Διζα-ζενις avec Θεογένης; ou avec un composé typologiquement identique : Βρια-ζενις⁵⁰ avec ²Αστυ-γένης, Δεσα-κενθος/Διζα-κενθος avec Θεό-τεκνος. Et de proche en proche on parvient ainsi à fournir une étymologie plausible pour nombre des unités reconnues : Δια- < *diw(o-), Διζα-/Δεσα- = grec Θεο- (quelle que soit la forme de l'étymon indo-européen), -ζενης/-ζενις < *genH₁- (grec -γενης), -κενθος/-κενθος < *ken- («né récemment», etc.), cf. latin *recens* (Pokorny, *IEW*, 563 sq., *ken-/3)⁵¹. Nous empruntons ces exemples à un article, excellent à bien des égards, de Georgiev, *Pulpudeva* 2, 7-19.

On parvient de cette façon à d'indéniables résultats. Bien des thracologues ont simplement le tort de vouloir tout expliquer : est-on certain que le rapport de -πορις/-puis/-pus (Μουκαπορις, *Mucapuis*, *Mucapus*) avec le grec παῖς dépasse la simple assonance? que -πορις/-πουρις ait quelque chose à voir avec latin *puer*? que Βιθυ- procède de *bwitu (grec φῖτυ)? que -ζελμις (cf. Αυλου-ζελμις) doive être rattaché à la racine *kel- «protéger» (Pokorny, *o.c.*, 553, *kel-/4)? Encore ne donnons-nous

49. Ces chiffres comptent l'ensemble des variantes.

50. Sur le sens de βρια, voir *infra* § 3.3.

51. Georgiev, 1984, 209.

l'hy

roun
fréq
parce
vien

ici que des exemples où l'écart entre le point de départ supposé et le point d'arrivée n'est pas considérable. Nous avons vu plus haut des étymologies plus « acrobatiques », à propos de Σαβαζιος et de Ζυμδρηνος (§ 3.2.1).

C'est qu'on n'a pas toujours le soutien d'une comparaison plausible, que les modèles sémantiques des anthroponymes sont variés et que, même là où, comme pour les hydronymes ou les toponymes, ils le sont moins, l'étymologiste travaille souvent « sans filet ». Que vaut, par exemple, l'interprétation de Μαμουζηνη (nom d'une divinité) par **mamnti-ānā* « *Mater montana* »⁵², ou de Μυγδονία par **mūs-ghdhōm* « Le Pays des Mysiens »⁵³ ou **mūko-ghdhōm-* « Le pays marécageux »⁵⁴. Il n'est donc pas étonnant que le chemin des thracologues, qui surestiment généralement la méthode étymologique⁵⁵, soit jonché de cadavres. L.A. Gindin (*Dritter Kongress I*, 34-35) souligne que, pour les anthroponymes, sur 482 étymologies proposées par Tomaschek 10 étaient actuellement acceptées, 75 sur 654 pour les toponymes et 34 sur 95 pour les hydronymes. Et les meilleurs, hélas, se laissent prendre à ce jeu, à force de voir reprendre les mêmes équations, cf. C. Poghirc, 1971, 175, qui considère comme assurée la relation de thrace *mezenai* (de lecture d'ailleurs incertaine, *supra* § 2.1.2.b) avec messapien **Menzanas* (= Jupiter) et roumain *mînz* « poulain ».

C'est pourtant sur des bases aussi chancelantes qu'on essaie d'établir la grammaire de la ou des langues concernées et, au-delà, la géographie linguistique de la région.

3.3. La thèse du thrace et du daco-mésien

Jusqu'à Detschew, pour les idiomes parlés dans l'aire roumanobulgare, on parle simplement de « thrace ». Russu utilise le terme de thracodace, sans envisager une diversité autre que dialectale.

C'est Georgiev qui introduit en 1957⁵⁶ l'idée de la bipartition linguistique de la région en thrace proprement dit au Sud du flanc septentrional de

52. Georgiev, 1984, 211.

53. Georgiev, 1966, 176.

54. I. Duridanov, cité par G. Mihailov, 1986, 380-381.

55. Souvent, comme on le verra plus loin, au prix d'une démarche circulaire : l'hypothèse suscite l'étymologie, qui vient ensuite conforter l'hypothèse.

56. A. Vraciu, *Thraco-dacica*, 323, cite sans références le nom d'un précurseur roumain, B.P. Hasdeu, qu'apparemment Georgiev n'aurait pas connu. Si VI. Georgiev est fréquemment cité, c'est non seulement à cause de l'abondance de sa production, mais aussi parce qu'il est très représentatif de l'« école balkanique » (largement tributaire de l'« école viennoise ») et qu'il est très souvent suivi dans ses conclusions (en Bulgarie et ailleurs).

l'Haimos (les Balkans) et daco-mésien ou daco-gète au Nord du Danube, avec (introduite plus tard) une zone intermédiaire entre Haimos et Danube, où l'on aurait parlé « *eine thrakisch-dakische Mischsprache* » (1983, 1191). Les deux langues seraient irréductibles l'une à l'autre.

Les résultats fournis par les étymologies (*infra* § 3.4) lui paraissent confirmés par la répartition de certains toponymes :

– Les noms en -παρα (neutres; -παρος, -παρον, -βαρι, -πωρον)⁵⁷, en -βρια (féminins)⁵⁸ et en -διζα (neutres)/-διζος⁵⁹ n'apparaissent jamais au Nord du Danube, alors que ceux en -δαυα/-δαβα/-δεβα (toujours neutres ?)⁶⁰ ne sont, à une exception près, présents qu'en Dacie et dans les deux Mésies.

D'autres ont essayé d'approfondir et de justifier cette thèse, *e.g.* K. Vlahov à partir de l'anthroponymie⁶¹ ou C. Poghirc qui, au prix d'une enquête incluant noms de lieux, de montagnes, de cours d'eau, de tribus, de dieux, de plantes, conclut que sur 3 017 entrées prises en compte, 36 seulement procèdent d'un radical panthrace (Dacie + Mésies + Thrace)⁶².

On ne peut certes nier l'intérêt des répartitions ainsi entrevues. Mais :

– Il faut souligner l'énorme disproportion qui existe entre le matériel fourni par la Thrace proprement dite et celui qu'ont donné la Dacie et les deux Mésies : Poghirc (*l.c.*) opère, par exemple, avec plus de 1 100 anthroponymes pour la Thrace, 195 pour la Mésie Inférieure, entre 50 et 60 pour la Mésie Supérieure et environ 90 pour la Dacie.

57. Une cinquantaine du type Αθυπαρα, Βενδιπαρα, Κρασσαλοπαρα (un cas en -phara : *Breirophara*). Le radical est d'abord rattaché (1966) à un thème *barā avec le sens de « rivière, fleuve » et rapproché du grec βόρβορος « fange, bourbier » (en réalité, sans doute une formation expressive !); puis Georgiev hésite entre « Market », « Fluss » et « Dorf » (1983); voir *e.g.* Georgiev, 1966, 139 et 176-177; 1983, 1196.

58. Une quinzaine d'exemples du type Μεσαμβρια, Πολτυμβρια ou Σαλαμβρια. Βρια est donné comme l'équivalent de πόλις par Strabon (7.6.1) et Etienne de Byzance (s.v. Μεσημβρια) et comme valant ἡ ἐπ' ἀγροῖς κώμη par Hésychius (s.v. βριαν). Le mot est rattaché à un radical *wrijā (tokh. A ri, B rīe « ville, forteresse »); voir Georgiev, 1966, 139 et 178; 1983, 1196; Velkova, 48-50.

59. Une dizaine d'exemples tels qu'Orudiza, Κιστιδιζος, Τυροδιζα : étymon probable *dh(e)igh-, cf. grec τεῖχος, voir Georgiev, 1966, 178; 1983, 1196.

60. Une cinquantaine de cas comme Βρεγεδαβα, Καρσιδαυα, Ιταδεβα, cf. Hésychius λεβα· πόλις ὑπὸ Θρακῶν, rectifié en δεβα par Tomaschek (Velkova, 56-60) et généralement rattaché à *dheH₁-w- ou *dhH₁-w- « place »; voir Georgiev, 1966, 173-175; 1983, 1211. Sur la répartition des quatre types, voir les cartes de Georgiev, 1966, 136-137 et 172. G. Mihailov, *Pulpudeva* 5, 8-10, s'interroge sur le sens primitif de ces radicaux compte tenu de l'urbanisation tardive de la région. Sw. Janakiewa, *Dritter Kongress I*, 250-253, croit pouvoir montrer que ceux en -βρια sont les plus anciens.

61. *Ethnogenèse*, 193-197; ainsi les noms en Αυλου- (rarement Αυλο-), premier élément de plus de 130 composés, se rencontrent sur le cours moyen de l'Hébro et sur la mer Noire (pays des Odryses et des Besses), mais non à l'Ouest ni dans le bassin du Nestos; les quelques cas observés en Mésie et Dacie auraient été apportés par l'immigration.

62. 1976, 335-347.

c
(
(
a
c

3.

in:
—
un
l'é.
deu
cf.

beau
172]
id., i
mési
thèse

– Si la Dacie connaît des noms aussi caractéristiques que Βυρεβιστας Δεκεβαλος ou *Scorilo*, près de la moitié des anthroponymes relevés dans cette région se retrouvent en Thrace; mais on a tendance à sous-estimer le fait en raison de la mobilité géographique des noms de personnes : le principe est juste en soi, encore que le départ entre ce qui est propre au pays et ce qui ne l'est pas comporte une part de subjectivité.

– En revanche, ne surestime-t-on pas la toponymie? Les noms en -διζα n'apparaissent, par exemple, qu'à l'Est et au Sud-est de la Thrace et personne ne songe à faire de cette zone une région linguistiquement autonome (Papazoglou, 78-79).

– Les limites toponymiques ne sont pas aussi nettes que le voudrait Georgiev : dans la région de Sofia-Pirot-Kjustendil, une aire anciennement thrace, cinq des six noms en -δαβα/-δεβα/-δεβαι ne sont connus que par Procope (VI^e siècle ap. J.-C.) et pourraient être attribués à la venue (III^e siècle ap. J.-C.) de Daces de la Dacie transdanubienne; mais le sixième, *Desudaba*, livré par Tite-Live, ne saurait s'expliquer ainsi; or il est dans le pays des Μαῖδοι, tribu dont personne ne conteste le caractère thrace (Papazoglou, *l.c.*). En outre, comment expliquer la présence de *Pulpudeva* (= Φιλίπποπολις/Plovdiv) au cœur de la Thrace proprement dite⁶³? Enfin, outre que l'élément *-dava* se retrouve entre Balkans et Danube, on observe en pays triballe et mésien des hydronymes à «phonétisme thrace»⁶⁴ (Αθρυς, Αρτανης, *Utus*, *Timachus*, *infra* §§ 3.7 et 3.7.1), ce qui contraint Georgiev à imaginer la zone intermédiaire évoquée ci-dessus.

Bref, VI. Georgiev soulève un problème réel, mais qui doit être traité avec plus de circonspection. La division qu'il prétend ainsi fonder est-elle confirmée par les données linguistiques les plus fiables?

3.4. Quelques traits phonétiques très discutés⁶⁵

Les graphies sont caractérisées par une grande instabilité et leur interprétation dépend largement des étymons proposés.

63. Autre anomalie : selon Mihailov, *Pulpudeva*, 5, 9, *Pulpudeva*, si l'on en juge par un nom médiéval de Plovdiv (*Plovdiv*), aurait connu une seconde forme, *Pulpudina*; or l'élément *-dina* (généralement féminin?) figure dans toute une série de toponymes «sur les deux rives du Bas Danube, du côté pontique de la région gète» (C. Poghirc, 1971, 172), cf. *Amlaidina*, Ασβολοδεινα, Βασσιδινά, etc. (*id.*, 1976, 338).

64. Selon les critères de Georgiev, naturellement.

65. Pour une vue d'ensemble sur les résultats phonétiques proposés, voir (avec beaucoup d'oscillations, d'approximations et de repentirs) Russu, 93-100 et 151-152 [162-172]; Georgiev, 1966, 129 (thrace), 143 (daco-mésien) et 146-148 (thrace et daco-mésien); *id.*, *Dritter Kongress I*, 209-212 (thrace); *id.*, 1983, 1163-1174 (thrace), 1181-1184 (daco-mésien), 1189-1191 (thrace et daco-mésien); Katičić, 143-151 (qui suit dans l'ensemble la thèse de Georgiev).

3.4.1.

*o : Russu, 94-95 [164-165], croit naturellement à un aboutissement unique de *o, qui aurait conservé son timbre, avec flottement o/a tardif et dialectal. Georgiev prétend que *o est passé à a en thrace (1983, 1165) comme en daco-mésien (1182) et il allègue des formes comme Αιλουζανος (où -ζανος viendrait de *gonos) ou Δια-ζενις (= grec Διο-γένης). Σπαρτακος/Spartacus serait, face au fréquent Σπαρτοκος/-δοκος, la forme authentiquement thrace. Le flottement o/a, rare et peu sûr en thrace, trahirait une évolution tardive en daco-mésien de [a] (< *a, *o) en [o]⁶⁶.

3.4.2.

*u et *ū conserveraient leur timbre en thrace et en daco-mésien selon Georgiev (1983, 1165-1166 et 1182), cf. *Utus*/Ουτως (affluent du Danube) de *udōr (grec ὕδωρ) ou βρουτος/βρυτος (sorte de bière) de *bhrūtos. Mais *ū serait tardivement passé à [y], puis [i], cf. pour une localité du S.-E. de la Thrace, *Surascele*, *Syracella*, *Syrascel(l)e*, *Sirogellis* (Detschew, 1957, 486), et, pour le daco-mésien, le nom des Mésiens Μυσοί > Μοισοί⁶⁷. Or, si les étymologies proposées sont exactes, *ū est rendu graphiquement par OY (latin U) ou Y (latin Y). Quand ce dernier graphème a correspondu à [y] dans le système graphique grec, en vertu de l'autonomie de l'écrit (*supra* § 3.1) il a pu tout simplement être lu [y], d'où OI recouvrant alors la même articulation; puis Y et OI en étant arrivés à valoir [i], ils étaient susceptibles d'être remplacés par I ou tout autre graphème de même valeur. Les flottements de l'orthographe risquent donc de ne pas correspondre à une évolution thrace ou daco-mésienne.

3.4.3.

Réalisation du point d'appui vocalique accompagnant les sonantes dans certains contextes : Russu, 95 [166], hésite à se prononcer, faute d'étymologies sûres. Pour Georgiev, en thrace (1983, 1167-1168) °l et °r auraient abouti à *ul* (*ol*) et *ur* (*or*), tandis que °n donnait *un* ou *in* : cf. Δορζας, *Durze*, etc. (nom de personne) rapporté à *dh°rs- (grec θρασύς) ou βρυγχος, cithare thrace d'après Hésychius, censé remonter à *bhr°mkos (cf. grec φόρμιγγς). En daco-mésien, °r > *ri* et °n > *a*, cf. Κρισος (rivière) < *kr°so- «noir», ou Αξιος (*supra* § 3.2.1). Les résultats dépendent donc toujours largement des étymologies avancées et nous ne citons ici que quelques-unes des moins aventureuses.

66. Cette mutation serait conditionnée par la proximité d'une labiale ou d'un liquide, cf. en Dacie *Potavissa* pour *Patavissa*, voir C. Poghirc, 1989, 296-306, qui retrouve le même écart notamment dans les hydronymes daces qui survivent en roumain (cf. Αλουτας > *Olt*).

67. I.v. Bredow, *Dritter Kongress I*, 249, évoque là pour le thrace une mutation dialectale.

3.5.

Les labiovélares et les aspirées constituent l'un des rares secteurs où il y a consensus, malgré des divergences sur le détail et les incertitudes entourant bien des étymologies proposées : les premières ($*k^w$ et $*g^w/*g^wh$) se sont délabialisées (d'où k, g)⁶⁸ ; les secondes ($*bh, *dh, *gh$) ont perdu leur appendice « soufflé » (d'où b, d, g), et ceci dans le thraco-dace de Russu (96-97 [167-168]) ou dans les deux langues de Georgiev (1983, 1169-1171, 1173, 1183), cf. thrace γεντον « viande » < $*g^whento-$ (glose, Velkova, 55-56), toponyme dace Γερμι-ζερα/*Germisara* et variantes < $*g^wherm-$ (Detschew 1957, 103), glose thrace βρουτος/βρυτος < $*bhrūto-$ (Velkova, 53-55), etc.

En thrace, le produit de la délabialisation des labiovélares serait soumis à la mutation consonantique (*infra* § 3.7) : ainsi le toponyme Κελλαί/Κελλη remonterait à $*g^welnā$ « source » (avec $*g^w > g > k$), selon Georgiev, 1983, 1173. Pour le dace, à partir de Γερμι-ζερα > Ζερμι-ζεργα (*supra*) ou de Ταπαι (les actuelles « Portes de Fer » sur le Danube) qui remonterait à $*tok^woy$ « Strömungen », le même Georgiev (*ibid.* 1183) prétend que le produit k, g des labiovélares s'est « später » palatalisé devant e/i , mais est devenu dialectalement p, b devant a, o, u : il est bien évident que, si ce traitement « dialectal » s'avérait exact, il ne pourrait être intervenu « später » (c'est-à-dire après intermédiaire k, g), mais devrait procéder directement de $*k^w, *g^w, *g^wh$.

3.6. Le thrace et la dichotomie «centum-satem»

Nous croyons que cette dichotomie repose non sur l'existence d'une série de dorsales palatales qui auraient été palatalisées ici et se seraient confondues avec les dorsales vélares là, mais sur la palatalisation conditionnée de l'unique série de dorsales dans certains dialectes indo-européens⁶⁹ : c'est sans doute l'une des premières variations dialectales indo-européennes.

Cela dit, malgré les flottements graphiques, il semble bien que le thraco-dace ou le thrace et le daco-mésien appartiennent à la catégorie

68. Une survivance sporadique de la labiovélaire est parfois évoquée, cf. nom de plante dace χοαδαμα, rapporté à $*(a)k^wā$ « eau », voir Detschew, 1957, 551, et Katičić, 144.

69. Voir, à ce sujet, l'excellent développement de Georgiev, 1966, 21-48, qui, après avoir montré la surévaluation traditionnelle du traitement *satem* (voir indépendamment, Cl. Brixhe, *Le lingue indoeuropee di frammentaria attestazione*, Pise 1983, 131), conclut à la nécessité de bannir la division des langues indo-européennes en *satem* et *centum*.

des langues indo-européennes qui connaissent cette palatalisation (groupe *satem* selon la terminologie traditionnelle) : les occlusives concernées y apparaissent sous les graphies Σ, Ζ, Δ⁷⁰, cf. e.g. -ζενης = grec -γενής, Πησος (nom d'un roi mythique, puis nom de personne) mis en rapport avec lat. *rēx* etc., -διζα (élément toponymique) de **dhigh-* (grec τεῖχος), ζετραια = grec χύτρα selon Hésychius et Pollux (Velkova, 67-68) de **gheutr-* (cf. grec χέω, χύτρα), etc.; en tout cas, il paraît y avoir unanimité sur ce point (Katičić, 143-144).

3.7. La mutation consonantique (*Lautverschiebung*)

Contre Russu (96 [166-167]), qui croit au maintien intact des occlusives indo-européennes voisées (*b, d, g*) et non voisées (*p, t, k*), Georgiev suppose que, s'il en est bien ainsi en daco-mésien (1983, 1183), le thrace connaît, lui, une mutation consonantique : **b, *d, *g* > *p, t, k, *p, *t, *k* > *ph, th, kh*, cf. hydronymes *Utus* < **udōr* ou Αθρυς < **ētrus* «rapide» (*ibid.* 1170-1172). Pour la série sourde, l'aspiration, qui pourrait avoir été faible (d'où les oscillations graphiques), ne serait pas intervenue après *s*⁷¹, cf. σκαλμη «épée, couteau thrace» selon Sophocle et Hésychius, qui serait l'avatar de **skolmā* (Velkova, 81-82). Comme nous l'avons vu plus haut (§ 3.5), l'aboutissement des labiovélares serait, lui aussi, soumis à la mutation.

3.7.1.

C'est là une thèse qui vient de loin : esquissée par Mladenov en 1915, elle a été développée par Detschew et Georgiev⁷². Il convient de noter :
a. Que la règle présenterait de nombreuses exceptions, tant dans les gloses (cf. γεντον, βρουτος/Βρυτος déjà cités) que dans l'onomastique : l'élément anthroponymique -κενθος/-κενθης, qui remonterait à **kent-* (§ 3.2.2) comporte toujours un *κ*; les noms en -πορις (ou variantes), qui aurait le même étymon que lat. *puer*, présentent toujours un *π*; -δοχος/-δαχος/-τοχος, autre élément anthroponymique, qui viendrait de **dokos* (mais voir *supra* § 3.1), offre parfois la forme -θαχος (inattendue dans le cadre de cette théorie; Detschew, 1957, 145); entre Balkans et Danube, région daco-mésienne, qui devrait donc avoir échappé à la mutation, on rencontre des formes comme *Utus*/Ουτως (cf. *supra*), ce qui conduit Georgiev à imaginer une zone tampon, d'abord thrace, puis recouverte par les Daco-mésiens (*supra* § 3.3).

70. Georgiev, 1983, 1172-1173 (thrace) et 1183 (daco-mésien).

71. Georgiev, 1984, 211.

72. Historique de la question chez Duridanov, *LB* 31 (1988) 1-2, 57-64.

En vérité, cette hypothèse est, avec l'évolution supposée de *o en *a et les migrations tribales ou ethniques, l'un des outils les plus évidents de la manipulation linguistique et historique : ainsi, à cause sans doute de la permanence de k dans -κενθος/-κενθης, Georgiev, qui s'en était toujours tenu jusque-là à l'étymon *kent-, imagine (1984, 211) un prototype *(s)kantor- (!). Selon le même, en raison de son o, -τοχος/-δοχος (pratiquement inconnu en Dacie et en Mésie) serait «(proto)phrygien», (*Pulpudeva* 2, 7). À cause de la persistance de la sonore, seraient macédoniens Αργίλος, nom d'une ville de Bisaltie (à l'Ouest du cours inférieur du Strymon; < *arg-) et Αναδραϊμος, site thrace sur lequel fut fondée Amphipolis, traduit en grec par Ἐννέα Ὀδοί «les Neuf Routes» et qui pourrait venir de *enwa drom- (grec δρόμος)⁷³. On comprend donc le scepticisme de certains, ainsi Mihailov, 1986, *l.c.*, et 1987, 19, n. 33.

Incontestablement, il faut reprendre le dossier, vérifier les formes, préciser leur chronologie, les replacer dans leur contexte historique, puis, sur la base d'une bonne philologie, se poser quelques questions : que vaut la tradition latine, le plus souvent tributaire de la grecque ? Que valent aux II^e-III^e siècles de notre ère Φ, Θ et X ? Quel peut être le poids du grec à un moment ou à un autre de son histoire phonologique et graphémique, étant donné que le matériel est généralement fourni par un discours grec ? etc. C'est seulement après avoir tenté de résoudre ces problèmes qu'il conviendra d'essayer d'élaborer une théorie rendant compte de l'ensemble des graphies, à partir peut-être de deux hypothèses simples, qui, excluant la mutation en question, peuvent se combiner :

a. absence d'aspirées en thrace (cf. Φιλίπποπολις traduit par *Pulpudeva*, avec même sort pour ph et p du grec), provoquant chez les Thraces l'assimilation de l'aspirée grecque à leur propre sourde et l'interchangeabilité des signes correspondants (T/Θ, K/X, Π/Φ)⁷⁴ ;

b. les sonores thraces ont pu avoir été des sonores fortes et les sourdes des fortes avec une aspiration comparable à celle qu'on observe encore dans l'allemand contemporain en diverses positions⁷⁵.

73. Georgiev, cité par Mihailov 1986, 382-383, qui souligne à juste titre que ces toponymes sont anciens et que les Macédoniens n'interviennent qu'assez tard dans la région (V^e siècle). Le caractère non thrace de ces formes est encore affirmé par Duridanov, *LB* 31 (1988) 1-2, 60.

74. Le même phénomène se rencontre partout où le grec rencontre une langue sans aspirées, en Asie Mineure (Cl. Brixhe, *Essai sur le grec anatolien au début de notre ère*², Nancy 1987, 110-113 et 157), en Egypte (Brixhe, *REG* 103, 1990, « Bulletin de dialectologie grecque », 223, n° 46), chez le Scythe des *Thesmophories* d'Aristophane (Brixhe, in *L'Etranger dans le monde grec*, Nancy, 1988, 119-123).

75. Cf. M. Philipp, *Phonologie de l'allemand*, Paris, 1970, 56-57.

3.8. Le thraco-dace ou le thrace et le daco-mésien parmi les langues indo-européennes

Étant donné la fragilité des diverses constructions proposées quant à la situation linguistique ancienne de l'aire roumano-bulgare, vaut-il la peine de s'interroger sur la position dialectale de la ou des langue(s) concernée(s) ?

Disons simplement que l'hypothèse d'une unité thraco-phrygienne, inaugurée par Kretschmer en 1896, semble aujourd'hui généralement abandonnée, même si le phrygien est souvent présent dans les spéculations des thracologues. Le thrace et le daco-mésien ou le thraco-dace, langue(s) «*satem*», et le phrygien, qui ne l'est pas, sont le plus souvent considérés comme deux ou trois langues différentes, qui, si elles ont des affinités, sont irréductibles à un même groupe linguistique antérieur. Mais il est actuellement difficile d'accorder quelque crédit à l'idée (fort répandue)⁷⁶ selon laquelle, dans l'Antiquité (tardive), elles auraient constitué avec l'illyrien et le macédonien un «*Sprachbund*» soumis à la pression du grec.

3.9. La survie de la ou des langue(s)

Russu (110, 153 [193]) note que les derniers anthroponymes thraces apparaissent au VI^e siècle ap. J.-C. ; si l'on en croit deux indications antiques, selon lesquelles il semblerait que le dialecte besse était encore parlé à la même époque dans un monastère à proximité de la mer Morte et dans un autre dans le Sinaï (Russu, 110, 153 [194-195]), on peut imaginer que la langue du peuple qu'Hérodote (V 3) considérait comme «*le plus nombreux de la terre après les Indiens*» a survécu au moins marginalement jusque-là. Ensuite, nous n'en entendons plus parler.

76. Cf. Georgiev, 1984, 214, qui évoque, en outre la proche parenté du thrace et du pélasgique (substrat pré grec, objet de maintes spéculations aventureuses) et l'existence de nombreux points communs au thrace, au daco-mésien (qui serait l'ancêtre de l'albanais) et aux langues balto-slaves.

Bibliographie

- Ancient Bulgaria : Ancient Bulgaria. Papers Presented to the International Symposium on the Ancient History and Archaeology of Bulgaria* (1983). – (Univ. of Nottingham 1981), ed. by A.G. Poulter, I, Nottingham.
- Ancient Macedonia : Ancient Macedonia* (1986). – IV (Papers Read at the Fourth International Symposium Held in Thessaloniki, September 1983), Salonique.
- BEŠEVLIEV V. (1970). – *Untersuchungen über die Personennamen bei den Thra- kern*, Amsterdam.
- BONFANTE G. (1955). – «A Note on Samothracian Language», *Hesperia* 24, 101-109.
- Contributions : Contributions au IV^e Congrès international de thracologie*. (1984). – (Rotterdam 1984), Sofia.
- DANOV Chr. M. (1976). – *Altthrakien*, trad. par G. Minkova, Berlin – New York.
- DETSCHEW D. (1952). – *Charakteristik der thrakischen Sprache* (en bulgare et en allemand), Sofia; 2^e édit. *LB II* (1960), 145-213.
- (1957). – *Die thrakischen Sprachreste*, Vienne; 2. Auflage mit Bibliographie 1955-1974, von Ž. Velkova (Österr. Akad. Wiss., Schriften der Balkan- kommission. Linguistische Abt. vol. XIV), Vienne, 1976.
- Deuxième Symposium : Actes du deuxième Symposium international de thracologie*. (1980). – (Rome, 1979), Milan.
- Dritter Kongress : Dritter Internationaler Thrakologischer Kongress zu Ehren W. Tomascheks*. – (1984). (Vienne 1980), Sofia.
- Ethnogenèse : L'ethnogenèse des peuples balkaniques* (1971). – (Symposium International sur l'ethnogenèse des peuples balkaniques, Plovdiv, 1969), Sofia.
- FRASER P.M. (1960). – *Samothrace 2.I. The Inscriptions on Stone*, Londres.
- FRIEDRICH Joh. (1932). – *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, Berlin.
- GEORGIEV VI. (1957). – *Trakijskijat ezik (La langue thrace)*, Sofia, 1957; 2^e édit. revue et augmentée *Trakite i tehniyat ezik (Les Thraces et leur langue)*, en bulgare avec résumé en français, Sofia, 1977.
- (1966). – *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee*, Rome, 1966 (édition utilisée ici), repris par *Introduction of the History of the Indo-european Languages*, Sofia 1981.
- (1983). – *ANRW II.29.2*, Berlin – New York 1983, «Thrakisch und Dakisch», 1148-1194, «Thrakische und dakische Namenkunde», 1195-1213.
- (1984). – «Die thrakische Sprache im System der indoeuropäischen Sprachen», *Dritter Kongress I*, 207-215.
- HODDINOTT R.F. (1990). – *Les Thraces* (trad. franç. par Cl. Sorel), Paris.

- KATIČIĆ R. (1976). – *Ancient Languages of the Balkans* (= Trends in Linguistics, State-of-the-Art Reports 4-5), La Haye-Paris.
- KRETSCHMER P. (1896). – *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 172-243.
- LEHMANN K. (1955). – «Documents of the Samothracian Language», *Hesperia* 24, 93-100.
- (1960). – *Samothrace 2.II The Inscriptions on Ceramics and Minor Objects*, Londres.
- MIHAILOV G. (1984). – «L'épigraphie thrace», *Dritter Kongress II*, 208-212.
- (1986). – «L'onomastique de l'aire thraco-macédonienne», *Ancient Macedonia*, 377-392.
- (1987). – «Les inscriptions dans le trésor de Rogozen», *LB* 30. 1, 5-19.
- NEROZNAK V.P. (1978). – *Paleobalkanskije jazyki*, Moscou.
- PAPAZOGLU F. (1978). – *The Central Balkan Tribes in Pre-Roman Times (Triballi, Autariatae, Dardanians, Scordisci and Moesians)*, Amsterdam.
- POGHIRC C. (1971). – «Réflexions sur les problèmes du daco-moesien», *Ethnogenèse*, 171-177.
- (1976). – «Thrace et daco-mésien : langues ou dialectes?», *Thracodacica*, 335-347.
- (1989). – «Considérations chrono-géographiques sur l'oscillation a/o en thrace et en daco-mésien», *Thracians and Mycenaeans*, 296-306.
- Premier Symposium : Actes du Premier Symposium international de thracologie* (1978). – (Rome 1977), Milan.
- Pulpudeva : Semaines philippopolitaines de l'histoire et de la culture thrace* 1 (Plovdiv, 1974), Sofia, 1976; 2 (Plovdiv, 1976), Sofia, 1978; 3 (Plovdiv 1978), Sofia, 1980; 4 (Plovdiv, 1980), Sofia, 1983; 5 (Plovdiv, 1982), Sofia, 1986.
- Quatrième Congrès : Contributions au IV^e Congrès international de thracologie* (1984). – (Rotterdam, 1984), Sofia.
- RUSSU I.I. (1969). – *Limba traco-dacilor* (en roumain avec résumés en russe et en français), Bucarest, 1959, seconde édition Bucarest 1967; repris, augmenté ou modifié sous le titre *Die Sprache der Thrako-Daker*, Bucarest; ouvrage cité d'après l'édition de 1959, avec, entre crochets droits, références au texte de 1969.
- Thracians and Mycenaeans* (1989). – (Proceedings of the Fourth International Congress of Thracology, Rotterdam 1984), ed. by J.G.P. Best and N.M.W. de Vries, Leyde – New York – Copenhagen – Cologne.
- Thracodacica* (1976). – Recueil d'études à l'occasion du II^e Congrès International de thracologie (Bucarest 1976), édit. par C. Preda, A. Vulpe et C. Poghiric, Bucarest.
- TOMASCHEK W. (1980). – *Die alten Thraker I* in Sb. Akad. Wien 128, IV. Abh. (1893), 1-130; II, in Sb. Akad. Wien 130, II Abh. (1893), 1-70; III in Sb.

Akad. Wien 131, I. Abh. (1894), 1-103. Ces trois études ont été reprises sous le titre *Die alten Thraker. Eine ethnologische Untersuchung*, Vienne.

Troisième Symposium : Actes du III^e Symposium international de thracologie (1982). – (Palma de Mallorca 1981), Rome.

VELKOVA Ž. (1986). – *The Thracian Glosses. Contribution to the Study of the Thracian Vocabulary*, Amsterdam.

